

Fêtes et spectacles

Nous n'étions pas privés de spectacles, tout au moins dans la mesure de ce qui existait à l'époque. Nos parents nous conduisaient volontiers au cirque, au théâtre, au cinéma, aux baraques de la fête foraine de la Saint-Aubrin.

Mon premier souvenir se rapporte à l'une de celles-ci où l'on exhibait des oiseaux et des animaux savants. C'était le *Théâtre Denis*, du nom de deux superbes perruches dressées, M. et Mme Denis, qui savaient faire toutes sortes de tours... Il y avait aussi des mamans chattes qui promenaient leurs chatons dans des voitures de bébés.

Nous montions sur les chevaux de bois, ces bons chevaux d'autrefois immobiles sur leur socle (ce n'est que plus tard que l'on inventa les chevaux et les cochons qui montent et descendent). Un vieux cheval (vivant celui-là et, le plus souvent, aveugle) faisait tourner le manège aux sons d'un orgue de barbarie ou d'un brunophone alimenté par des cartons perforés. Il s'en échappait des airs de valse : *Sur les grands flots bleus*, *Le pas des patineurs*, *La grotte de cristal*, et une entraînante musique militaire. Au centre du manège, autour du mât, se trouvaient des fauteuils de velours rouge sur lesquels personne ne s'asseyait jamais.

On nous menait aussi "voir les vues" dans une baraque à l'aspect mystérieux. Sans dire un mot, les gens défilaient le long d'une tenture dans laquelle étaient pratiquées des ouvertures en forme de hublots. En regardant au travers, on voyait, très grossies, les images fixées derrière sur une planche. C'étaient des scènes d'actualité relatant les grandes catastrophes (inondations, tremblements de terre, éruption du Vésuve, etc.) et les événements sensationnels... Certaines étaient plus reposantes : mariages princiers, enfants royaux... On nous montrait aussi les grands de ce monde : le président Fallières, le pape Pie X, le tsar Nicolas...

Je fus très impressionnée par le premier musée de cire que je vis pour une Saint-Aubrin avec ses personnages grandeur nature, notamment Napoléon avec ses deux épouses : Joséphine et Marie-Louise... Il y avait plus loin, caché sous d'épais rideaux, le coin réservé aux militaires et interdit aux familles, où l'on exhibait pour deux sous de plus certain sujet anatomique destiné à leur montrer les ravages causés par de vilaines maladies afin de les en dégoûter à tout jamais.

La fête se terminait par le feu d'artifice tiré au carrefour appelé aujourd'hui le Rond-Point... suivi du grand bal champêtre qui n'avait pas son pareil de vingt lieues à la ronde... Ah ! ce bal de la Saint-Aubrin d'autrefois ! Mes yeux d'enfant en ont gardé un souvenir ébloui...

Lorsque, sortant de la pénombre de la rue Tupinerie et de la rue Grenette, on débouchait sur la place de l'Hôtel-de-Ville, on se trouvait tout à coup transporté au royaume de la lumière. Le portique d'entrée avait la majesté d'un arc de triomphe. On y lisait en lettres de feu : "Vive Saint Aubrin"... Tout le bal était éclairé par des flambeaux accrochés en grappes, comme d'énormes raisins, dans une symphonie de vert et de blanc. Des guirlandes de feuillage délimitaient l'enceinte réservée aux danseurs à l'extérieur de laquelle les cafetiers de la place avaient disposé leurs tables.

J'étais trop jeune pour danser mais m'amusais aux confetti avec mes petites compagnes tandis que, sur l'estrade, l'Harmonie Montbrisonnaise enchaînait les polkas, les mazurkas, les valse, les scottishs (nous prononcions "les sautiches", et cela sonnait tellement mieux !).

Il y avait en ce temps-là beaucoup de marchands de confetti autour du bal. Leurs étalages étaient éclairés par de grosses lampes acétylène. On y voyait accrochés en grappes compactes des sacs de gaze de toutes tailles, gonflés de confetti de toutes couleurs. D'autres étaient vendus au détail à l'aide d'une mesure de bois ou d'étain. Les danseurs venaient entre une polka et un quadrille renouveler leur provision et plongeaient avec délices leurs mains dans ce flot mousseux.

Car il ne fallait pas manquer de munitions pour la bataille... une bataille toute pacifique, bien sûr, mais qui avait pourtant ses luttes serrées, ses attaques et ses escarmouches. Lorsque, s'avançant à pas feutrés, l'adversaire vous attaquait sournoisement par derrière, il fallait avoir la main toute prête dans le sac pour l'aveugler prestement d'une poignée de confetti lancés d'un geste prompt.

Bataille de confetti semblable parfois à une bataille de boules de neige, d'une neige aussi rose que celle des pêcheurs en fleur... Bataille de confetti qui mettaient une auréole à la chevelure sur laquelle ils s'accrochaient et rendaient si joli le visage rosé d'animation des jeunes filles d'autrefois !

Le lendemain un tapis moelleux et doux recouvrait la place. Les gosses du "patro" (Patronage de vacances de Notre-Dame) y venaient remplir des sacs pour leurs jeux de piste ; le reste s'en allait par tombereaux à la décharge municipale... On croyait voir passer une vendange...

De toutes les fenêtres pleuvaient des pétales de fleurs... C'étaient les confetti semés la veille sur les carpettes et les descentes de lit au retour du bal... Il fallait les secouer avec vigueur et il n'était pas rare d'en retrouver de nombreux mois plus tard, blottis entre les fentes du parquet... C'était comme un peu de rêve oublié qui remontait subitement au jour... Rêve aujourd'hui à jamais envolé sur l'aile des polkas et des valse.

J'ai gardé une certaine nostalgie de ces "Saint-Aubrin" d'autrefois... de la lumière tamisée par les flambeaux... de l'odeur un peu âcre des guirlandes de lierre et d'aiguillettes de sapin piquetées de roses de papier... et peut-être, par-dessus tout, des confetti, lutins endiablés et sautillants de ces belles nuits montbrisonnaises.

Au théâtre

Si les grandes personnes étaient favorisées de nombreuses représentations au théâtre municipal où les tournées se succédaient (je me souviens, entre autres, des *Tournées Barret*), nous, les enfants, n'y étions conduits qu'une fois l'an pour le concert-spectacle offert par la Société musicale à ses membres honoraires, généralement en février. Je ne savais pas qui étaient ces "membres z'honoraires" dont nous faisons partie, mais ils évoquaient pour moi un événement à la fois mondain et familial.

Au premier rang du balcon, dans nos plus beaux atours, nous nous grisions de musique, de chants et de rires. Les morceaux exécutés par l'Harmonie Montbrisonnaise sous la direction de son chef M. Frot, alternaient avec des monologues comiques, du genre troupier, très en vogue avant la guerre de 14, des airs d'opéra chantés par des dames en grand décolleté accompagnées par des messieurs en queue-de-pie, un œillet à la boutonnière, des saynètes gaies où tout le monde s'amusait de bon cœur... Nous avions souvent, ce jour-là, la primeur d'une pièce composée tout exprès par un Montbrisonnais

poète, Victor Jacquet, simple employé des P.T.T. qui a laissé des œuvres de qualité, tant en vers qu'en prose, et à qui l'on ferait bien de rendre hommage un jour.

Le théâtre, c'était aussi pour moi un cadre féérique... Je revois les galeries blanches et or décorées de motifs en stuc, le plafond peint où les amours volaient dans les nuages parmi des guirlandes de roses, autour des cartouches portant en majuscules les noms de Molière et de Racine, l'éclairage au gaz papillotant de la salle et de la scène... les loges à rideaux cramoisis retenus par des cordelières à glands dorés : celle de M. le maire à droite, celle de M. le sous-préfet à gauche, où venaient s'accouder les élégantes du siècle... J'en ai gardé un souvenir émerveillé.

Lorsque revenaient les beaux jours, il n'était pas rare de voir un théâtre en plein air s'installer Place Eugène-Baune. Nous avons beaucoup fréquenté un de ceux-ci, le théâtre Tuyet où l'on jouait des mélodrames : *la Porteuse de pain*, *les deux orphelines*, *A la grâce de Dieu*, *Geneviève de Brabant*, etc. Montbrison en était friand et, chaque soir, les bancs étaient pleins. Les artistes passaient dans les rangs à l'entracte pour vendre de petits bouquets, ce qui donnait l'occasion de les voir de près. Ils faisaient aussi la quête parmi le public, très nombreux, qui se pressait à l'extérieur et s'appuyait sur les barrières. Je n'appréciais pas particulièrement ce spectacle que je trouvais vulgaire mais mes parents en raffolaient.

Je préférais de beaucoup Benoist-Mary, un comique lyonnais, du genre Mère Cotivet, qui donnait régulièrement des représentations salle Saint-Pierre. Avec sa troupe, composée uniquement de messieurs (à cette époque on n'admettait pas une troupe mixte sur une scène paroissiale !) il interprétait des comédies de Labiche. Je me souviens entre autres de *la Poudre aux yeux* où, déguisé en femme, il était sensationnel !

Guignol, si cher à nos voisins lyonnais, faisait parfois chez nous une courte apparition. Nous ne manquions pas la séance (encore salle Saint-Pierre). En 1908, il nous donna une parodie de *Cyrano de Bergerac*. J'avais 7 ans, je n'avais, bien sûr, jamais entendu parler d'Edmond Rostand, mais c'est grâce à Guignol et à Madelon que je fis connaissance avec *Cyrano et Roxane*... Je devais m'en souvenir toute ma vie et ne peux voir jouer ce chef-d'œuvre de l'art dramatique sans y superposer une image enfantine : celle de *Cyrano-Guignol* qui fit rire les petits Montbrisonnais en l'an de grâce 1908, dans la salle Saint-Pierre.

Cela c'était le profane. Il y eut aussi le sacré.

Ma grande révélation fut *les Mystères de Noël* joués en 1911, salle Saint-Pierre, par de jeunes Montbrisonnais. A cette occasion, mon père avait reçu une commande d'instruments de musique en bois : lyres et violes, pour les anges.

Nous étions au premier rang de la galerie et dominions le parterre. L'orchestre, composé d'excellents musiciens amateurs, était dirigé par notre compatriote, Paul Pagnon, dont je ne voyais que les longs cheveux d'artiste qu'il rejetait en arrière en battant la mesure.

Comme c'était beau !... Les bergers, les anges, descendant du plafond sur une escarpolette, ou apparaissant immobiles derrière un rideau de gaze les rois-mages arrivant en un majestueux cortège précédés et suivis de leurs pages. J'admirais surtout le roi noir et ses petits pages assortis portant des chasse-mouches de plumes... L'apothéose finale groupait tous les acteurs autour de la crèche en un tableau vivant digne de la palette d'un maître primitif. Je goûtais intensément le spectacle et participais au Mystère avec toute la ferveur de mes 10 ans.

Cette année-là, les *Mystères de Noël* se jouèrent plusieurs dimanches de suite et attirèrent la foule des environs ; ils furent repris plus tard par une autre génération, avec une

mise en scène plus étudiée mais, pour moi, qui avais vu les premiers avec des yeux d'enfant, ce ne fut jamais pareil.

Au cirque

Nous ne manquions jamais une représentation de cirque. Le premier dont je me souviens s'appelait le *cirque Printania*. On y voyait un acrobate se laisser choir, du haut d'une pyramide, sur une table couverte de poignards, la pointe en l'air, ne laissant au centre qu'un infime espace pour poser les pieds... Sa chute était accompagnée par un lugubre roulement de tambour... Le public frissonnait avant d'éclater en bravos pour saluer la réussite de l'exploit.

Il y eut aussi le *cirque Bureau* avec sa belle cavalerie et les filles des propriétaires, les *sœurs Bureau*, qui vendaient leurs jolies frimousses en cartes postales... Il y eut surtout l'immortel *Pinder*, le roi des cirques, dont la couronne ne s'est pas ternie depuis bientôt un siècle.

Avant la représentation, nous avions la cavalcade. Lorsque j'étais à l'externat Notre-Dame, on nous alignait sur le trottoir du boulevard pour la voir passer. Venait d'abord le char des musiciens créant l'ambiance, puis celui des clowns déployant de larges sourires, enfin celui de la reine tiré par une vingtaine de chevaux blancs superbement harnachés. On voyait aussi un écuyer acrobate vêtu d'un costume d'écailles scintillantes, en équilibre sur deux chevaux ; et, fermant la marche, les lourds éléphants au pas tranquille...

Ce spectacle était l'avant-goût de celui qui nous attendait le soir sous le chapiteau et nous procurait de la joie pour toute une année... Il est curieux de constater que ces plaisirs du cirque ont gardé, au cours des âges, toute leur intensité et enchantent les enfants d'aujourd'hui comme ils ont enchanté ceux d'hier... Et il n'est aucun adulte qui ne pénètre sous ces grandes bâches mouvantes sans y retrouver son âme d'enfant.

Le quatorze juillet

Au temps où Montbrison était ville de garnison et avait son régiment, le 16^e d'Infanterie, la revue du 14 juillet était la grande parade militaire de l'année. Elle se déroulait sur le boulevard, devant les autorités en chapeau haut-de-forme, aux accents des pas redoublés joués par la musique du régiment. Elle était suivie du défilé des troupes et de la compagnie de sapeurs-pompiers sur des rythmes encore plus entraînants...

Nous ne manquions jamais ce spectacle. Nous regardions ensuite avec envie les enfants des écoles publiques s'avancer devant les officiels pour recevoir chacun un gâteau sec et un petit drapeau à la hampe ornée d'une plume de poulet frisottante. Les élèves de l'école libre, comme nous, n'y avaient pas droit. Je trouvais cela injuste. La journée se terminait par un grand bal champêtre, précurseur de celui de la Saint-Aubrin, mais loin d'en avoir l'éclat et le prestige.